

Lu de près

Robert Lévesque

Number 311, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, R. (2016). Lu de près. *Liberté*, (311), 78–80.

Lu de près

La bibliothèque envolée de Walter Benjamin.

EN LES NUMÉROTANT, Walter Benjamin notait dans de petits cahiers noirs les titres des livres qu'il lisait en ajoutant parfois, d'une écriture minuscule, un court commentaire – d'un à trois mots – glissé entre parenthèses après le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur (ses éditeurs allemands ajoutèrent plus tard la ville où le livre avait été édité, l'année de sa parution, le lieu où Benjamin l'avait probablement lu au fil de ses voyages en France, en Italie, en Suisse, aux Pays-Bas). Cette liste a été retrouvée parmi ses affaires, laissées en hâte dans son appartement de la rue Dombasle, lorsqu'en 1940, avant l'arrivée de l'armée allemande à Paris, il avait dû déguerpir – après avoir été, grâce à des amis, libéré d'un camp près de Nevers, le camp de Vernuche, ouvert et géré par les autorités françaises (Christian Manso a raconté cela en 2006 à L'Harmattan dans *Pyrénées 1940, ultime frontière*) – et fuir vers Lourdes puis Marseille en espérant atteindre l'Espagne (quoique franquiste et à risque) pour passer au Portugal et s'embarquer vers les États-Unis en évitant l'arrestation – en tant que simple juif – par les hommes de la Gestapo ou des zélés de la Milice française.

Pour lui et d'autres intellectuels allemands ou autrichiens exilés en France et si épris de culture française, comme – ceux que regroupe Manso – l'historien de l'art Carl Einstein (qui collabora avec Jean Renoir au scénario de *Toni*) et le romaniste Wilhelm Friedmann, les Pyrénées furent en effet leur ultime frontière, celle du passage à l'acte, le suicide à Pau le 3 juillet pour Einstein, à Port-Bou le 26 septembre pour Benjamin (dont on n'a jamais retrouvé le corps, *mort sans sépulture*, pensons à ceux que Sartre mit en scène, torturés et exécutés – sur sa stèle sans fosse, au cimetière de Port-Bou, on peut lire un extrait de ses *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, écrites en 1940 au moment de fuir Paris : « Il n'y a aucun témoignage de la culture qui ne soit également un témoignage de la barbarie ») et à

Bedous dans la vallée d'Aspe le 11 décembre 1942 pour celui de Wilhelm Friedmann. Ces trois hommes-là, qui à l'arrestation par les nazis préférèrent se donner la mort, avaient cinquante-cinq, quarante-huit et cinquante-huit ans.

WALTER BENJAMIN

Je déballe ma bibliothèque

Traduit de l'allemand par
Philippe Ivernel
Rivages, 212 p.

Tout ce que le philosophe et écrivain allemand, traducteur de Proust et de Baudelaire, avait laissé au 10 de la rue Dombasle fut saisi par l'engeance gestapiste (on spoliait ferme les biens de la juiverie *maudite*) et ce sont les Russes qui, après la guerre, à l'été 1945, trouvèrent l'apanage de Walter Benjamin au château Althorn en Basse-Silésie (intact, ça va de soi, qu'auraient-ils fait de cette *paperasse*?) et l'emportèrent à Moscou comme butin de guerre; aujourd'hui,

ce qui reste de ses documents, livres, manuscrits, traductions en cours, notes, listes, le bien papier d'un grand intellectuel, et la liste numérotée de ce fervent lecteur, se trouve à Francfort-sur-le-Main parmi les archives d'Adorno, qui fut son ami.

Le jeune Benjamin avait commencé à tenir systématiquement une telle liste de livres lus à vingt ans, à sa sortie du lycée en 1912, l'année qui fut celle de son premier voyage en Italie. « Depuis l'époque de mon baccalauréat, j'approche du chiffre jubilaire de 1 000 », écrit-il en 1925 à un ami à qui il fait part de sa manie nomenclatrice. Mille livres lus en treize ans. Il en lira, si le décompte est bon chez ceux qui ont compilé cette liste (de laquelle les 461 premiers titres et plusieurs autres sont perdus), plus de 2 500 en vingt-huit ans. Sans doute que ce chiffre – c'est ce que je pense, ça me semble évident – ne comprend pas *toutes* les lectures que fit l'auteur de *L'origine du drame baroque allemand* et de l'inachevé *Paris capitale du XIX^e siècle*, car je crois comprendre que cette minutieuse liste – dans laquelle on trouve Agatha Christie et André Gide, Carco et Jouhandeau, Simenon et Calderon, Kafka et Anita Loos... – aligne surtout les lectures-lectures, celles que l'on fait pour la curiosité et le plaisir, l'abandon, celles qu'il faisait journalièrement, lui qui, gamin, se passionna pour les livres pour enfants, comme l'intéresseront plus tard les livres de malades

mentaux, puis les romans de servantes du siècle précédent, le XIX^e, dont il parle avec un respect attentif dans certains textes d'un petit ouvrage posthume publié en 1972 chez Suhrkamp Verlag et que j'ai lu en traduction – l'été dernier en marge de l'écriture de mes *Vies livresques* – chez Rivages poche / Petite bibliothèque où il est paru en 2000 sous le titre *Je déballe ma bibliothèque* et comprenant ce qui reste de cette « Liste d'écrits lus ».

À la frontière espagnole, Walter Benjamin, fait comme un rat entre la horde allemande et les régimes de Vichy et de Franco, n'avait plus qu'une valise contenant un manuscrit, le plus précieux, celui qui était en voie d'écriture, et, avant de mettre fin à ses jours au moyen de doses de morphine, il remit cette valise à une femme qu'il connaissait à peine, à qui il avait dit quelques mots et dont personne ne retrouva la trace après la guerre. On connaît cependant sa dernière lettre, ce fut Hannah Arendt qui la reçut, il lui disait combien ses livres lui manquaient (sa chère bibliothèque que Brecht un temps lui avait promis de sauvegarder, au Danemark) et lui confiait que, dans le seul écrit qu'il avait par-devers lui, il y avait cette phrase, elle est de La Rochefoucauld évoquant le cardinal de Retz, une phrase qui, lui disait-il, pouvait s'appliquer à sa condition : « Sa paresse l'a soutenu avec gloire, durant plusieurs années, dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. »

J'ai beaucoup parcouru la liste des lectures de Walter Benjamin, en long et en large comme on dit, comme s'il s'agissait de visiter un appartement déserté dont il ne resterait que les rayonnages de livres, seuls, abandonnés, livrés aux regards des intrus. Une première fois quasiment en courant, conduit par la seule curiosité, puis d'autres fois plus lentement, par exemple pour reconnaître celles de ces lectures qui furent et qui sont également les miennes, puis celles dont j'ignorais l'existence et que je pourrais découvrir, les mettre au programme comme dirait un proviseur, celles qui évoquaient en moi des souvenirs ou dont les titres et les noms des auteurs m'emportaient dans des digressions inutiles mais égayantes, oiseuses diraient certains qui ne savent pas que lire c'est parfois divaguer, voyager sans carte, *brûler le dur* comme Jack London cramponné entre deux wagons, resquiller sa place comme le gamin de Charleville, fuir son état.

Walter Benjamin lisait tout ou presque, Marx et Henri Calet (le capital et la capitale – dans *Image de pensée*, il a écrit : « Paris est la grande salle de lecture d'une bibliothèque que traverse la Seine »), Goethe et Colette, Hugo von Hofmannsthal et Tourgueniev, Kierkegaard et B. Traven, Ramuz et Montherlant, Bachelard et Barbey d'Aureville, Grillparzer et La Motte-Fouqué, Jaspers et Musset, Plutarque et Breton, Lewis Carroll et Radiguet, Mac Orlan, Malraux,

Moréas, Mallarmé, Gracq et Conrad, Boccace et Schnitzler, Nizan et Jean Rostand, Dickens et Rosamond Lehmann, et aussi du Pierre Véry... car le philosophe, l'historien de l'art, le critique littéraire, avait un penchant pour le polar qu'on n'appelait pas encore le polar (ça viendra vers 1968 si je ne m'abuse) et, entre un essai sur la photographie en France au XIX^e siècle, une biographie de Karl Kraus et les *Retouches à mon retour de l'URSS* de Gide, il plongeait dans le glauque, il lisait, en 1934, en 1935, *Meurtre au quai des Orfèvres* et puis *Les disparus de Saint-Agil* de Pierre Véry (eût-il l'occasion de voir le film qu'en tira Christian-Jaque en 1938 avec Mouloudji, Michel Simon, Von Stroheim et Le Vigan?), il récidivait avec *Le régle* où un maniaque de l'horaire et des maths met tout en œuvre pour dérégler les repères de la vie quotidienne, et *L'assassinat du père Noël* où un fabricant de globes terrestres fait chaque année le bonhomme Noël dans un village de Savoie jusqu'au jour où...

On peut très bien s'intéresser aux théories esthétiques

les plus poussées et s'accrocher aux suspenses les plus hale-tants, Walter Benjamin était justement cet homme dans les mains duquel tout livre (enfin, pas tous, tout de même) pouvait capter l'attention, la retenir, la divertir, mais l'auteur du *Livre des passages* avait ses envies d'accélérer, et ses humeurs; il est amusant de trouver dans cette liste de ses livres lus ses commentaires de jamais plus que trois mots, mis entre parenthèses, et celui qui revient le

plus souvent est « (parcouru des yeux) », je l'ai trouvé une première fois à propos d'un ouvrage d'Oscar Panizza, *Die unbefleckte Empfängnis der Pápste (L'Immaculée-Conception des papes)*! Par contre, pour un ouvrage de Kuno Zwyman, *Das Georgeshe Gedicht (La poésie de George)*, il va inscrire : « (lu de près) ». Lu de près, quelle belle manière de dire comment la fréquentation de certains livres peut être une affaire de séduction, d'attention.

Il y a un commentaire très drôle qui accompagne la mention de l'ouvrage *Femmes nouvelles* des frères Paul et Victor Margueritte paru en 1899 : Benjamin note « (pour vieilles dames...) ». Il peut aussi être féroce, par exemple lorsqu'il note simplement « (camelote) » pour un roman du Pragois Paul Leppin, *Severins Gang in die Finsternis (L'entrée de Séverin dans les ténèbres)* paru à Munich en 1914. Paul Leppin, à qui il arriva de signer, à la demande du rabatteur Max Brod, des textes dans la revue *Bohemia* où l'on pouvait également lire des textes de Kafka, est bien oublié aujourd'hui. Pire que ce « camelote », il y a un « (niais) » que Benjamin accole à l'ouvrage d'Emil Utitz sur la théorie esthétique des couleurs paru à Stuttgart en 1908, et pire que ce « niais » il y a un « (affreux!) », avec point d'exclamation, au sujet d'un titre de Alfons Goldsmith, *Wie ich Moskau (Comment j'ai retrouvé Moscou)* sorti à Berlin en 1926. Et pire, encore

À la frontière espagnole, Walter Benjamin, fait comme un rat entre la horde allemande et les régimes de Vichy et de Franco, n'avait plus qu'une valise contenant un manuscrit, le plus précieux.



— C'est vraiment une bonne idée, tu sais, de reprendre la rédaction de ta thèse.

qu'« affreux ! », on trouve un « (misérable !) », également avec le point d'exclamation, pour qualifier un roman d'Ivan Bjarne, *Maison de joie*. Mais qui est donc Ivan Bjarne et que se passait-il dans cette maison de joie ?

Ces brefs commentaires sont rares dans le lot des titres, jamais Walter Benjamin ne va, dans cette liste qu'il tenait quotidiennement, noter quoi que ce soit après la mention d'une œuvre... disons... considérable, par exemple *La peau de chagrin*, *L'éducation sentimentale* et *Au château d'Argol* (ce premier livre de Gracq, paru confidentiellement en 1938, est l'avant-dernier titre de sa liste – l'avait-il emporté dans sa valise?). Il fait silence sur les chefs-d'œuvre, mais il lui arriva, une seule fois, de mettre entre parenthèses deux mots élogieux, ceux-ci : « (très beau) », qu'il écrit après avoir lu un roman de l'école naturaliste, celui d'Eugène Montfort, *La belle enfant ou l'amour à 40 ans*, alors qu'il a trente-trois ans, lui, en 1925, lorsque ce livre paraît, illustré de quatre-vingt-quatorze planches exécutées à l'eau-forte par Raoul Dufy (ce qui explique sans doute le « très beau »). Bien oublié ce Montfort, quoique les spécialistes de la littérature française du début du xx^e siècle se rappellent qu'il fut, avec Gide, du premier numéro de la *Nouvelle Revue Française* en 1908, ce numéro 1 que Gide renia en refondant l'année suivante un autre numéro 1 de ce qui sera désormais la fameuse *NRF*, sa *NRF* à lui, à Copeau, à Ghéon et Schlumberger.

Emmanuel Bove, dont l'œuvre allait être occultée durant des décennies après sa mort en 1945, avait un lecteur en Walter Benjamin, qui note avoir lu en 1933 *Le meurtre de Suzy Pommier*, un Bove de type roman policier toutefois ; il ne semble pas avoir lu *Mes amis*, *Le pressentiment* et *La dernière nuit*, les chefs-d'œuvre de Bove, à moins que ces titres aient été notés dans les pages perdues. Je serais fort étonné que Walter Benjamin soit passé à côté de ce grand écrivain français né d'un père russe et d'une

mère luxembourgeoise qui a traduit, dans le génie des détails, l'inaptitude à vivre et la solitude de l'être humain. Comme je m'étonne, aussi, que Benjamin ait lu *Hôtel du nord* d'Eugène Dabit, bien noté entre un Hemingway (*Männer, Hommes*) et les *Lettres 1902-1918* de Léautaud, sans avoir lu *Voyage au bout de la nuit* de Céline puisque l'on sait comment le roman de Dabit joua un rôle dans le passage à la littérature du docteur Destouches. Par contre, on trouve, noté dans la liste, le pamphlet de Hanns-Erich Kaminski, *Céline en chemise brune*, que ce Juif allemand en exil, anti-stalinien et antinazi, admirateur du romancier du *Voyage* et de *Mort à crédit*, publia en 1938 aux Nouvelles Éditions Excelsior pour répondre (mais passant inaperçu) à la folie antisémite de *Bagatelles pour un massacre* et dire comment ce texte était celui d'un ridicule excès crapuleux et bouffon.

D'un tel foisonnement de titres, je me suis mis, quant aux romans, à compter ceux dont le titre seul dit tout, ces impérissables dont on n'a plus besoin d'identifier l'auteur, comme d'ailleurs ces auteurs dont, quand on les cite, on peut faire foin du prénom, Tolstoï, Balzac, Kafka, Gide, Poe, et autres Stendhal... Ces romans-là forment une bibliothèque idéale, emballante à déballer... Allons-y et, dans un désordre amusé, je vous mets au défi de ne pas connaître qui a écrit quoi : *La peau de chagrin*, *Les grandes espérances*, *Crime et châtiment*, *La métamorphose*, *Les bas-fonds*, *Alice au pays des merveilles*, *Le loup des steppes*, *Au cœur des ténèbres*, *Le parfum de la dame en noir*, *L'immoraliste*, *Les enfants terribles*, *Le diable au corps*, *La montagne magique*, *Le chef-d'œuvre inconnu*, *Le tour du monde en quatre-vingt jours*, *Boule de suif*, *Le rouge et le noir*, *Les aventures de monsieur Pickwick*, *Les aventures d'Arthur Gordon Pym*, *Le nègre du « Narcisse »*, *La condition humaine*, *Demian*, *L'idiote*, *Les caves du Vatican*, *La femme sans ombre*, *Le procès*, *Les dieux ont soif*, *Le Grand Meaulnes*, *Les affinités électives*, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *Le père Goriot*, *Mont-Oriol*, *Le mystère de la chambre jaune*, *Poil de carotte*, *Berlin Alexanderplatz*, *Le manteau*, *Ursule Mirouët*, *L'Amérique*, *Le bal du comte d'Orgel*, *L'étrange cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, *Nadja*, *Don Quichotte*, *Le fantôme de l'opéra*, *Les enfants Tanner*, *Humiliés et offensés*, *La symphonie pastorale*, *Bouvard et Pécuchet*, *Effi Briest*, *Paludes*, *Moravagine*, *La cousine Bette*, *Les célibataires*, *La Nymphé au cœur fidèle*, *Le train bleu*, *La jument verte*, *La nuit du carrefour*, *La comédie de Charleroi*, *Le chien jaune*, *Billy Budd*, *Le facteur sonne toujours deux fois*, *Les jeunes filles*, *Les hommes préfèrent les blondes*, *La fille aux yeux d'or*, *Pietr-le-Letton*, *Grandeur et décadence de César Birotteau*, *Le trésor de la Sierra Madre*, *Le mur*, *Le tour d'érou*, *Le temps retrouvé*, *La porte étroite*, *Les inconnus dans la maison*, *Les diaboliques*, *Les possédés*, *Les mains d'Orlac*, *Le pendu de Saint-Pholien*, *Sodome et Gomorrhe*, *Adrienne Mesurat*, *Isabelle*, *La rabouilleuse*...

Vous les avez tous lus, je crois... L

Robert Lévesque est écrivain. Vies livresques, son dernier ouvrage, vient de paraître chez Boréal, dans la collection « Papiers collés ». Il dirige également chez le même éditeur la collection « Liberté Grande ».